

LE QUOTIDIEN DE L'ART

09.02.23

JEUDI

BANGLADESH

Le Dhaka Art Summit, porte-étendard du Global South



MAROC

1-54 fait son grand retour à Marrakech

ARABIE SAOUDITE

Villa Hégra : Fériel Fodil directrice, Lacaton & Vassal architectes

GALERIES

Les Verrières, espace dédié aux arts d'Afrique

MEXIQUE


La galerie Masa s'installe à Mexico

35,5 millions €

Les résultats de la vente Rétromobile d'Artcurial

Rendez-vous annuel des collectionneurs de bolides anciens, rares ou atypiques, la vente Motorcars d'Artcurial s'est déroulée du 3 au 5 février en marge du 47^e salon Rétromobile, qui s'est achevé le 5 février à Paris Expo, Porte de Versailles. Parmi les 125 000 visiteurs, certains ne sont pas repartis les mains vides. Trois quarts des lots proposés par le trio d'Artcurial, composé d'Hervé Poulain, Matthieu Lamoure et Pierre Novikoff, ont été adjugés. Toutefois, la star de la vente, une Ferrari 250 LM à 25 millions, n'a pas séduit. Le record pour une Ferrari en ventes publiques remonte à 2018, un modèle 250 GTO ayant été adjugé à l'époque à 48,4 millions de dollars (45,1 millions d'euros) chez Sotheby's. « *Même si la Ferrari 250 LM n'a pas trouvé preneur, le reste de la vente a reçu un beau succès avec 75 % de voitures ayant changé de mains, avec une mise à l'honneur*

des provenances et de l'histoire dans le cadre des nombreuses collections dispersées dans cette vente », a fait savoir dans un communiqué Matthieu Lamoure, directeur d'Artcurial Motorcars. Les italiennes milieu de siècle ont tout de même su tirer leur épingle du jeu : une Ferrari 340 America Barchetta Touring Superleggera de 1951 est partie pour 5,7 millions. Parmi les classiques françaises, une Bugatti Type 35 C de 1929 a trouvé preneur à 2,2 millions et une Bugatti Type 43 Grand Sport « Prima Donna » à 1,5 million. La collection de Facel Vega d'Alain Ragout a été vendue dans son intégralité. Quant aux voitures de stars, citons la vente d'une Ferrari 365 GTB/4 Daytona by Scaglietti de 1970, autrefois propriété du chanteur Christophe, à 655 600 euros, et d'une Porsche 911 SC de 1979 préparée par les frères Almeras pour Johnny Hallyday, à 190 720 euros.

JADE PILLAUDIN
 **artcurial.com**

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par **Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros**
 9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris
 rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France – tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Le Quotidien de l'Art
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)

L'Hebdo du Quotidien de l'Art
Rédactrice en chef adjointe Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)

Contributeurs de ce numéro Julie Chaizemartin, Jordane de Fay, Armelle Malvoisin, Claudia Paetzold, Jade Pillaudin, Stéphanie Pioda, Philippe Trétiack
Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Diane Lestage
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
 tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
 tél. : 01 82 83 33 10

Couverture *Submerged Dream* de Joydep Roaja au Dhaka Art Summit. © Photo Claudia Paetzold.
 Audrey Lyall, *Relic III (Goodies)*, 2023, peinture acrylique, aquarelle, papier collé, stuc en céramique, cheveux synthétiques, strass, perles sur bois, d. 15 cm. © Courtesy de l'artiste et Superposition Gallery. Superposition Gallery (Miami).
 © ADAGP, Paris 2023, pour les œuvres des adhérents.



Vue de synthèse de la Riviera Tower qui devrait culminer à 200 m de hauteur à l'horizon 2026.

© Ellinikon.

La Grèce vue de haut

Sous l'appellation un brin clinquante de Riviera Tower, la firme Foster et Associés vient d'annoncer la future construction de la plus haute tour de Grèce. Avec ses 200 mètres de haut, elle dominera de sa silhouette banalisée le nouveau quartier de l'Ellinikon, présenté comme « le plus grand projet de régénération urbaine du monde ». Rien que cela ! Édifié sur l'ancien aéroport international d'Athènes, on y trouvera, bureaux, boutiques, restaurants raffinés, mais encore « marques émergentes et grandes maisons de couture »... de quoi créer 85 000 emplois. Classique ? Pas vraiment, car l'important n'est pas dans cette débauche d'annonces mais dans la volonté affirmée de voir cet ensemble géant doté d'une totale autosuffisance énergétique. Ainsi, et à la manière de The Line, le projet

controversé d'Arabie saoudite, cet entité urbaine, enveloppée encore dans des résidus du vieux monde (marina, accès à la page, etc.) se présente comme une bulle, une ville en soi qui devrait agglomérer 6,5 millions de mètres carrés d'espaces. Fort d'un constat alarmiste qui veut que le désert saoudien soit notre avenir commun, l'architecture mute désormais en productrice de vaisseaux terrestres. Décomplexée, la maîtrise d'ouvrage ouvertement élitiste est à l'assaut. Sous la bannière d'une urbanité durable, c'est le duraille qui s'invite en colon des terres encore disponibles. On nous parle de ville, mais c'est de mondes qu'il s'agit, mondes clos sur eux-mêmes, et dont le coût stratosphérique méritera qu'on les défende avec les dents. Ça promet !

PHILIPPE TRÉTIACK

TÉLEX 09.02

→ La foire Art Rotterdam se déroule jusqu'au 12 février à la Van Nellefabriek. Parmi la centaine de galeries présentes figurent GRIMM (Pays-Bas), Studio G7 (Italie), KANT (Danemark), Alzueta (Espagne) ou Bacqueville (Lille, France). Dans le cadre de la Rotterdam Art Week, une déambulation en extérieur est proposée avec un Sculpture Park, rassemblant des œuvres de Delphine Courtilot, Leendert van Accoleyen ou Lara Almarcegui.

→ Au Royaume-Uni, la Royal Academy of Arts a élu trois nouveaux membres : Barbara Walker (née en 1964) dans la catégorie peinture ; Roger Hiorns (né en 1975) et Veronica Ryan (née en 1956) dans la catégorie sculpture. Le peintre américain Kerry James Marshall a été élu membre honoraire.

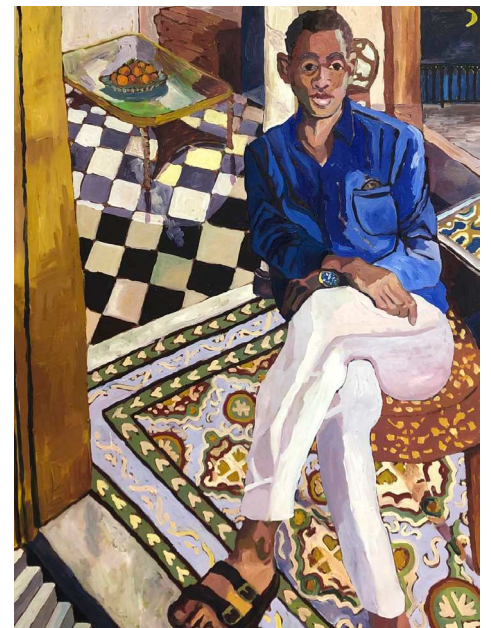
→ Lors d'une cérémonie le 8 février, une tête en pierre de 200 kg sculptée il y a 2500 ans a été remise par la Suisse au Pérou. Issue de la culture précolombienne Chavín, la sculpture avait été saisie en 2016 par les douaniers quand un particulier avait essayé de l'introduire en Suisse en tant que « bien non culturel », en passant par la douane autoroutière de Bâle/Weil am Rhein, entre la Suisse et l'Allemagne (AFP).

→ Phillips a annoncé la nomination de Wenjia Zhang, directrice régionale en Chine depuis 2018, au poste de directrice des ventes privées, clientèle asiatique à Paris. Développant sa présence en Asie depuis l'an dernier, la maison de ventes inaugurera en mars ses nouveaux quartiers généraux dans la tour WKCD à Hong Kong.



MAROC
1-54 fait son grand retour à Marrakech

1-54 revient en Afrique après deux ans d'absence, pandémie oblige, pour une 4^e édition très dynamique. La foire de Marrakech a eu un nombre exceptionnel de demandes de participation cette année. Tout en gardant un certain équilibre entre les galeries occidentales et celles basées sur le continent africain, un comité artistique a sélectionné 20 propositions, dont 12 nouveaux exposants. Parmi ceux-ci, la galerie Templon (Paris, Bruxelles, New York) présente des œuvres d'Omar Ba, Kehinde Wiley et du jeune Franco-Sénégalais Alioune Diagne, peintre nouvellement représenté par l'enseigne. Inaugurant un nouvel espace à Marrakech, la Galerie 38 de Casablanca se joindra pour la première fois à la foire avec une exposition collective « Où tout commence, où tout se poursuit », regroupant les grands maîtres du continent africain : Abdoulaye Konaté (Mali), Barthélémy Toguo (Cameroun), Soly Cissé (Sénégal) et Siriki Ky (Burkina Faso). Unique exposant venant des États-Unis, Superposition Gallery propose un duo show d'artistes textiles africains-



À gauche : **Ambrose Rhapsody**, *Murray Sipping clear rain from a trumpet flower*, 2023, cyanotype sur soie et perles de verre, 373 x 261,5 cm. Superposition Gallery (Miami).
© Courtesy de l'artiste et Superposition Gallery.

En haut : **Nicolas Lambelet**, *Coleman After Dinner in Tangier*, 2022, huile sur panneau de bois, 101 x 76 cm. Foreign Agent (Lausanne).
© Courtesy de l'artiste et Foreign Agent.

américains, Audrey Lyall et Ambrose Rhapsody Murray. La galerie suisse Foreign Agent espère séduire un public local avec le solo show de peintures « Un étranger au Maroc » du New-Yorkais Nicolas Lambelet Coleman, qui résultent de voyages réalisés par l'artiste en 2022 à Marrakech, Tanger et dans des villages aux alentours. Les autres nouveaux venus sont le Londonien Ed Cross, l'Ivoirienne Véronique Rieffel, la Brésilienne HOA galeria, la Portugaise et Angolaise This is not a white cube, la Sud-Africaine MMArthouse et les Français Carole Kvasnevski, MAÂt gallery et 193 Gallery avec des photographies hypnotiques de la Kenyane Thandiwe Muriu. La foire 1-54 comprend aussi une programmation dans la ville incluant notamment le solo show « Our land just like a dream » du Malgache Joël Andrianomearisoa explorant les savoir-faire traditionnels marocains au Macaal (Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden) et une nuit des galeries dans le quartier de Guéliz.

ARMELLE MALVOISIN
1-54 Marrakech, du 9 au 12 février,
La Mamounia, Marrakech,
→ **1-54.com**



Siriki Ky, *Sans titre*, bronze, 15,5 x 19 x 25 cm et 16 x 19 x 22,5 cm. La galerie 38 (Casablanca, Marrakech).

Courtesy de l'artiste et la galerie 38/ Adagp, Paris 2023.

GALERIES

Ouverture des Verrières, espace dédié aux arts d'Afrique

Initié par le marchand Charles-Wesley Hourdé, l'espace parisien Les Verrières qui se veut un nouveau lieu voué aux arts d'Afrique aussi bien classiques que contemporains au cœur de Saint-Germain-des-Prés, ouvre ses portes le 9 février, après des mois de travaux confiés à l'agence NeM (qui s'est occupé des aménagements de la Bourse de Commerce de la Collection Pinault). L'expert en arts anciens africains associé à la spécialiste des scènes actuelles africaines Clémence Houdart qui dirige la galerie 31 Project (fondée en 2019 au 31, rue de Seine), relocalise ainsi ses activités au 41 de la même rue, soit 200 m² sur cour et sous verrière. L'adresse accueille aussi les bureaux du cabinet d'expertise et de conseil H+R Art Consult, cofondé en 2021 par Charles-Wesley Hourdé et Nicolas Rolland, œuvrant auprès de maisons de ventes aux enchères, de collectionneurs et d'institutions en arts classiques d'Afrique et d'Océanie. Une double



Nicolas Rolland, Clémence Houdart et Charles-Wesley Hourdé.

© Nicolas Brasseur.

Espace Les Verrières, Figure de reliquaire Kota du Gabon devant une peinture d'Epheas Maposa.

© Charles-Wesley Hourdé.

exposition inaugurale mêle une sélection de sculptures africaines du Congo, du Gabon ou de Côte d'Ivoire souvent auréolées de pédigrés prestigieux, avec des œuvres récentes de l'artiste textile zimbabwéen Georgina Maxim, de son compatriote le peintre Epheas Maposa, du Nigérian Kelani Abass, de la photographe franco-camerounaise Charlotte Yonga ou encore du peintre sud-africain Mawande Ka Zenzile qui aura un solo show aux Verrières au printemps. Un mixte ancien/contemporain qui ne plaît pas toujours aux plasticiens d'aujourd'hui, lesquels n'apprécient pas forcément d'être associés aux



traditions du passé... « *Et ils ont raison* », confirme Clémence Houdart qui assure que « *ce genre de show mixte où les créations contemporaines dialoguent avec les pièces anciennes restera rare et réalisé à bon escient. L'espace modulable nous permet d'ailleurs de cloisonner pour organiser deux expositions, sans mélanger les époques* ». « *Cette plateforme unique est aussi propice aux échanges, rencontres, conférences et tables-rondes que nous allons organiser* », ajoute Charles-Wesley Hourdé.

A.M.

Les Verrières, expositions inaugurales du 9 février au 11 mars, 41, rue de Seine, 75006 Paris.

➔ charleswesleyhourde.com

➔ 31project.com

➔ hrtartconsult.com

ART CAPITAL 2023

- > SALON COMPARAISONS
- > SALON DES ARTISTES FRANÇAIS
- > SALON DESSIN & PEINTURE À L'EAU
- > SALON DES ARTISTES INDÉPENDANTS

**Grand Palais Éphémère
du 15 au 19 février 2023**

www.artcapital.fr

ARABIE SAOUDITE

Villa Hégra : Fériel Fodil directrice, Lacaton & Vassal architectes

Son nom ne cache pas son ambition de faire partie d'un club qui comprend déjà la Villa Médicis, la Casa de Velázquez, la Villa Kujoyama ou la récente Villa Albertine aux États-Unis. La Villa Hégra, dont la création a été stipulée par un accord intergouvernemental de décembre 2021 entre Paris et Riyad (qui suivait lui-même les principes de l'accord d'avril 2018), « *engagera un dialogue artistique entre la France et l'Arabie saoudite et, plus largement, entre les cultures européennes et arabes* » et a « *vocation à devenir une pépinière d'artistes et de créateurs qui se structurera autour de plusieurs espaces culturels complémentaires* », selon les communiqués officiels. La visite de la ministre française des Affaires étrangères, Catherine Colonna, à Riyad, le 2 février dernier, a entériné une accélération du processus.

La Commission royale pour AlUla et Afalula (l'Agence française pour le développement d'AlUla, dont Sophie Makariou a été récemment nommée directrice scientifique du pôle culture et patrimoine) viennent en effet d'annoncer la directrice générale de la Villa Hégra et les architectes chargés de faire sortir de terre un bâtiment de 15 000 m² sur un site de 10 hectares. La première est Fériel Fodil, qui était depuis juillet 2021 administratrice générale par intérim du château de Chantilly après le départ tonitruant de Didier Selles. Née en 1979, diplômée de l'ESCP Paris, après une première partie de carrière dans le monde du conseil et de l'audit (PriceWaterhouseCoopers), elle avait contribué à l'émergence du Cultural District d'Abu Dhabi, où s'élève notamment le Louvre, en tant que directrice financière (2008-2014). Elle a aussi travaillé pour la Fondation Aga Khan entre 2016 et 2018. Arabisante, elle aura pour mission de recruter une équipe et de monter un programme de préfiguration dès 2023, bien avant l'achèvement de la Villa Hégra elle-même, prévu pour 2026. Les architectes lauréats,



Fériel Fodil.
© C. Taniere photographie.

récemment honorés du prix Pritzker (2021), ont plutôt bâti leur réputation sur la réhabilitation et la réinvention de bâtiments existants : il s'agit d'Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, dont l'agence a été choisie parmi 5 équipes, par un jury présidé par Jean Nouvel. Il leur reviendra ici de faire œuvre nouvelle et de « *relier la ville à l'oasis, en proposant une relecture contemporaine de la dualité entre la vieille ville et les fermes d'été situées dans la palmeraie qui lui fait face* ».

RAFAEL PIC
afalula.com

MEXIQUE

La galerie Masa s'installe à Mexico

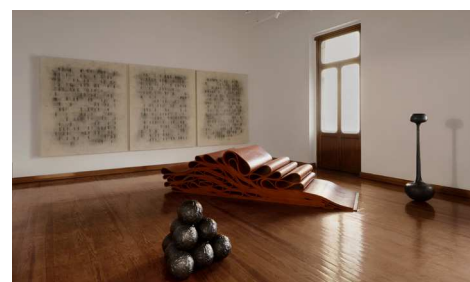
Ce 8 février, la jeune galerie Masa pose ses bagages dans un espace de 600 m² à Mexico, une ancienne maison coloniale du XVIII^e siècle qu'elle dévoile pendant la foire ZonaMacó (du 8 au 12 février). Si elle s'ancre dans la capitale mexicaine, elle ne fait cependant pas une croix sur son modèle itinérant (récemment Oaxaca ou Los Angeles) comme le détaille un des fondateurs, Age Salajõe : « *Nous conservons notre esprit nomade car il nous permet d'organiser des événements dans différents pays du monde, ce à quoi nous tenons. En parallèle, il est important d'avoir nos racines à Mexico, qui est notre port d'attache.* » Depuis sa création en 2018 par le directeur créatif Age Salajõe, les designers Héctor Esrawe et Brian Thoreen – accompagnés des collectionneurs Roberto Diaz Sesma et Isaac Bissu –, elle défend une ligne



Les fondateurs de la galerie Masa : Hector Esrawe, Brian Thoreen, Age Salajõe, Isaac Bissu et Roberto Diaz.
© Galerie Masa.

Vue de l'exposition consacrée à Brian Thoreen à la galerie Masa de Mexico.
© Photo Alejandro Ramirez Orozco.

bien précise : la création mettant à mal toute frontière entre art et design. D'où l'idée de plateforme où se croisent artistes, architectes et designers, internationaux mais aussi locaux. « *Le pays produit un art et un design incroyables et abrite de nombreux créateurs brillants, qu'ils soient émergents ou établis* », poursuit-il. On y aura croisé Frida Escobedo, Pedro Reyes, Pia Camil, Jose Dávila, Milena Muzquiz, et tout récemment, Atelier Van Lieshout. Cela fait cinq ans qu'ils ont tissé des relations privilégiées avec le marché américain comme le note Héctor Esrawe : « *Le marché de l'art à Mexico et au Mexique est en croissance constante depuis dix ans, nous avons élargi notre base de*



collectionneurs à l'étranger, notamment aux États-Unis. » L'exposition inaugurale réunira deux expositions de Brian Thoreen et Mario García Torres. À découvrir jusqu'au 8 avril, avant de les voir débarquer à Paris pour de futurs projets...

STÉPHANIE PIODA
Masa Gallery (Joaquín A. Pérez 6, San Miguel Chapultepec, Mexico) : « *Non-Zero-Sum. Brian Thoreen* » et « *The Space Under My Chair & The Music I Was Listening To. Mario García Torres* », du 7 février au 8 avril.
mmaassaa.com

Le Dhaka Art Summit, porte-étendard du Global South

Le Dhaka Art Summit, événement biennal, se tient du 3 au 11 février, après un hiatus de 3 ans dû à la pandémie. Fréquenté par une communauté internationale d'initiés aussi bien que par la population locale, ce festival est un bon reflet d'une création qui passe souvent sous le radar.

PAR CLAUDIA PAETZOLD - CORRESPONDANCE DE DACCA



Rajeeb et Nadia Samdani.

© Photo Peter Mallet.

Sumayya Vally,

They Who Brings Rain Brings Life, 2022-2023.

© Photo Shadman Sakib/DAS 2023.



Organisé depuis sa création en 2012 au sein du bâtiment de la Shilpakala Academy, principal centre culturel du Bangladesh et siège de l'Académie nationale des arts plastiques et du spectacle, l'événement avait attiré un nombre record de 500 000 visiteurs en 2020. Le Summit est financé à 90 % par la Samdani Art Foundation, fondation d'art créée en 2011 par le couple de collectionneurs Nadia et Rajeeb Samdani, dont la fortune provient d'un holding d'activités, de l'alimentation au transport aérien, en passant par l'assurance, tandis que 10 % du budget proviennent du gouvernement et de partenaires privés. La sixième édition de l'événement réunit plus de 160 artistes, dont plus de 60 % d'artistes originaires du Bangladesh, pourcentage le plus élevé depuis son lancement, et plus de 50 % d'artistes femmes.

Sensibilités féminines

« L'idée de faire un événement nommé Summit à Dacca, dont la teneur est aux antipodes de ce que laisse entendre le terme dans son acception habituelle, est née lors de la première visite de l'India Art Summit, rebaptisé depuis India Art Fair », a indiqué Diana Campbell, la commissaire en chef, lors d'un panel pendant l'inauguration, mettant en dialogue les commissaires de biennales ayant pour



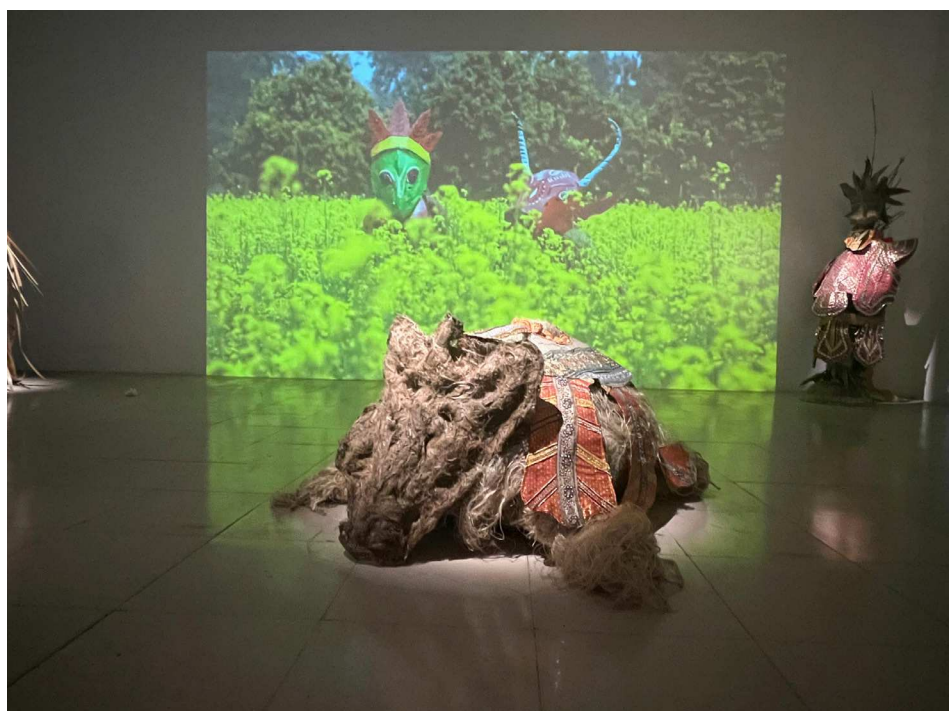
Ci-dessus : Dhaka Art Summit, discussion sur le thème « On making sculptures and buildings dance ».

Participants : Miet Warlop, Diana Campbell, Antony Gormley, Suchi Reddy, Yasmin Jahan Nupur.

© Photo Claudia Paetzold.

Kamruzzaman Shadhin, *Irrelevant Field Notes, 2020-2023.*

© Photo Claudia Paetzold.



dénominateur commun un prénom féminin. En font partie le Dhaka Art Summit, intitulé Bonna, mot bangladaïsi pour inondation mais aussi prénom féminin usité qui désigne le personnage imaginaire d'une jeune fille audacieuse ; la 7^e édition de la Biennale de Singapour sous le commissariat de Binna Choi qui conçoit l'exposition comme un être nommé Natasha ; ou EVA International, la Biennale d'Irlande, dont la 40^e édition sera inaugurée le 31 août sous le commissariat de Sebastian Cichocki. Dans tous les cas, le récit d'une humanité en devenir est consciemment placé au centre des propositions curatoriales.

Performances et installations : la nature à l'honneur

Le retour à l'échelle humaine et la recherche d'une possible adéquation avec la nature est thématisée dans l'œuvre performative de l'artiste slovaque Roman Ondak, *Measuring The Universe*, qui offre la possibilité aux visiteurs de voir leur taille et la date de leur passage inscrits sur les murs de l'espace d'exposition, créant une empreinte du flux d'audience qui n'est pas sans rappeler les marques utilisées pour enregistrer la montée des eaux. Une autre œuvre incarnant le lien de l'homme avec la nature est l'installation *They Who Brings Rain Brings Life* de Sumayya Vally, architecte visionnaire à l'origine du pavillon de la Serpentine Gallery en 2021 et commissaire de l'actuelle biennale des arts islamiques à Djeddah. Composée de vaisseaux de céramique superposés qui forment une structure circulaire pénétrable, elle est activée une fois par jour au cours d'une performance inspirée d'un rituel de pluie, rythmé par des tambours et les mouvements de cinq figurants habillés en robes blanches et de l'eau qui érode progressivement la surface. Parmi les contributions d'artistes du Bangladesh sont à noter les installations *Irrelevant Field Notes* de Kamruzzaman Shadhin, composée de vidéo, son et sculpture, qui retrace la coexistence des saisons et rituels indigènes avec l'exploitation agricole locale ; *Submerged Dream* de Joydep Roaja, montrant l'éviction d'une communauté en faveur de la construction d'un barrage, et *Home*, de Yasmin Jahan Nupur, qui offre un espace pour l'échange de mémoires d'enfance.

Globe-trotters et étudiants locaux

Certains visiteurs internationaux ont été remarquables comme Stephanie Rosenthal, anciennement directrice du Gropius-Bau Berlin et nouvelle chef de projet du Guggenheim Abu Dhabi, Beatrix Ruf, directrice de la Hartwig Art Foundation, Gregor Muir, directeur de la collection d'art international, de la Tate, Shanay Jhaveri, directeur des arts visuels au Barbican, Justine Ludwig,





La commissaire Diana Campbell avec un performer.

© Photo Claudia Paetzold.

Ci-dessous : Rajeeb Samdani et Aaron Cezar à Sylhet.

© Photo Claudia Paetzold.

« *Beaucoup de biennales parlent d'une volonté d'inclusion des populations locales. Summit Dhaka y parvient plutôt que de seulement en parler.* »

SHANAY JHAVERI, DIRECTEUR DES ARTS VISUELS AU BARBICAN.

directrice de Creative Time, Aaron Cezar, directeur de la Delfina Foundation et président du Jury du Samdani Art Award, ainsi que Carolyn Christov-Bakargiev, directrice artistique de Documenta 13 et directrice du Castello di Rivoli. Leur présence favorise l'inscription des œuvres dans un contexte critique plus large et leur inclusion dans des expositions institutionnelles internationales. Ainsi, l'œuvre de Kamruzzaman Shadhin voyagera à la Queensland Gallery of Modern Art en Australie, tandis qu'une œuvre de Shezad Dawood sera montrée au Wiels en Belgique. Non moins important que l'audience établie est la vocation éducative du Summit, manifestation consciemment orchestrée par et pour les enfants avec le désir de nourrir leur élan créateur, de favoriser une prise de conscience des adaptations nécessaires face au changement climatique et d'encourager l'innovation. Comme le résume Shanay Jhaveri, « *beaucoup de biennales parlent d'une volonté d'inclusion des populations locales. Summit Dhaka y parvient plutôt que de seulement en parler.* »

Un antidote aux foires et biennales

Le Summit propose une programmation riche de performances, activations participatives, panels et conversations. L'exposition elle-même comprend plusieurs sections. « *Very Small Feelings* », sous le commissariat conjoint de Diana Campbell, Akansha Rastogi et Ruxmini Choudhury, met l'accent sur une reconnexion avec l'enfant intérieur. « *To Enter the Sky* », imaginée par Sean Anderson, analyse comment l'architecture peut générer un sentiment d'appartenance même au sein d'un paysage marqué par la destruction ; « *Duality* », sous le commissariat de l'artiste et professeur Bishwajit Goswami, fait appel à l'immersion sensorielle. La présentation des artistes participant au Samdani Art Award est placée sous le commissariat d'Anne Barlow de Tate St Ives tandis que « *Purposeful Goods* », organisée par Teresa Albor, présente des entreprises conscientes de leur responsabilité sociale. « *C'est un format généreux, un antidote bienvenu aux foires et biennales* », remarque Antony Gormley qui est présent dans l'exposition avec *Turn*, une œuvre qui composée de graphismes spatiaux traduits en bambou en collaboration avec des artisans locaux mettant l'accent sur le pouvoir régénérateur de la nature ainsi que sur l'importance du geste de la main.



Demain le premier centre d'art privé

Le développement de Srihatta à Sylhet, à 45 minutes d'avion au nord de Dacca, près de la frontière indienne, marque une étape nouvelle pour les Samdani, avec le lancement du premier centre d'art privé permanent au Bangladesh prévu en 2023. À l'approche du site, un chant traditionnel utilisé pour la communication à travers des corps d'eau résonne au sein d'une structure circulaire à l'acoustique parfaite réalisée par l'architecte Kashaf Mahboob Chowdhury. L'exploration se poursuit sur un plateau surélevé comprenant les espaces des futurs artistes en résidence suivi d'une visite de l'espace d'exposition. « *Les gens parlent de la collection et j'aime collectionner, mais je ne peux même pas commencer à exprimer la joie que me procure le fait de réaliser un projet* », confie Rajeeb Samdani. « *Tandis que les projets développés dans le cadre du Summit auront potentiellement vocation à exister et évoluer à Srihatta, le Summit continuera dans son lieu habituel au cœur de la ville, ajoute Diana Campbell, et Srihatta sera un incubateur des idées qui y sont générées.* » Des propos qui font écho à la phrase d'Antony Gormley, prononcée lors du panel dédié à la fluidité entre disciplines : « *L'art est la connexion entre ce qui est tangible, ce qui est visible et ce qui est imaginable.* »

➔ dhakaartsummit.org

➔ Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques. Les textes des 10 lauréats de cette troisième édition (dotés chacun de 2 000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) sont publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette deuxième livraison de 2023, Véronique Godé se penche sur le travail d'Alix Delmas.

Alix Delmas : déjouer l'évidente autorité du réel



Dessin, peinture, sculpture ou installation, photographie et vidéo... Alix Delmas ne s'interdit rien, elle est plasticienne. Son art n'est pas un promontoire, c'est un arc bandé dont les flèches tendent vers la même cible, pourvu que de celle-ci, nous prenions la tangente. À l'évidente autorité du réel, l'artiste oppose des postures qui réveillent l'*homo ludens*^[1] en nous et ses œuvres entrouvrent des portes dont la lumière nous allège.

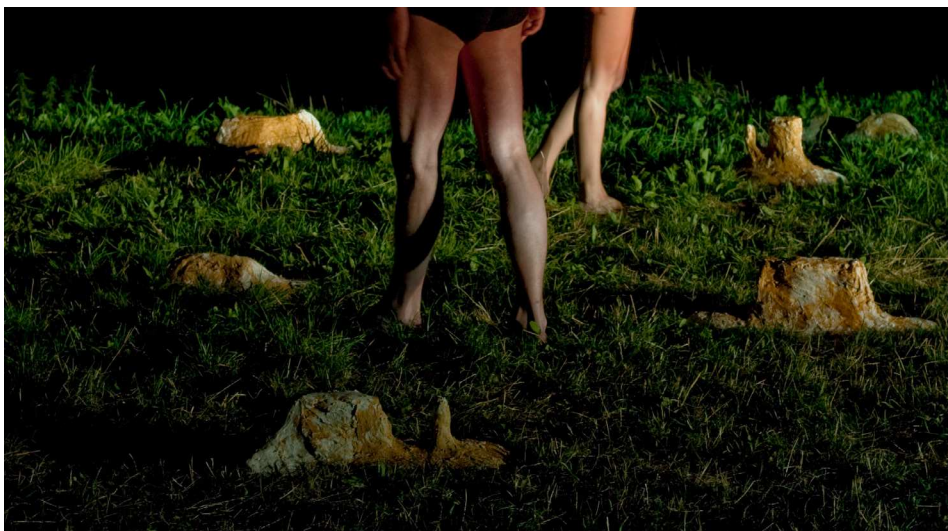
PAR VÉRONIQUE GODÉ

Ci-dessus : Alix Delmas.

© Photo Pascal Cardeilhac.

Alix Delmas,
Bacchanales, 2008,
impression lambda,
73 x 120 cm. Collection musée
d'Aurillac.

© Courtesy Alix Delmas/Adagp, Paris
2023.



[1] Homo ludens est une expression utilisée pour la première fois par Johan Huizinga dans son ouvrage *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*. L'être humain a d'abord été qualifié par Carl von Linné d'*Homo sapiens* puis d'*Homo faber*. L'expression *Homo ludens* insiste sur l'importance de l'acte de jouer.

Jamais très éloigné de l'anthropologie domestique, son sujet n'est pas « l'actualité » mais l'universel. Son prisme, existentiel, met en scène l'expérimentation du corps et des espaces mais plutôt que de questionner nos usages dans un rapport frontal, Alix Delmas les décale, les filtre, les surexpose... comme pour nous en suggérer des points de fuites multiples. Deux corps humains face à face fomentent une étagère : ils ne se touchent pas mais sont connectés par l'équilibre fragile des livres, la culture, qui les relie. Delmas ne fait pas de portraits, elle met en scène un corps symbolique, une figure, une présence générique dont elle masque ou recouvre parfois même le visage. Elle expose un corps multiple dont on ne voit, par exemple, que les jambes nues ➔



Ci-dessus : **Alix Delmas, Delmas Delmenos**, 2019, installation in situ, obturation partielle des fenêtres, peinture sur les faces extérieures qui renvoie une lumière colorée à l'intérieur.

Centre d'art contemporain, Istres.

© Courtesy Alix Delmas/Adagp, Paris 2023.

Alix Delmas, Interlude, 2015, acier galvanisé, lattes en robinier, 8 m x 2,40 m.

Parc naturel urbain du Gave, site Billère, commande publique de la communauté d'agglomération de Pau.

© Courtesy Alix Delmas/Adagp, Paris 2023.

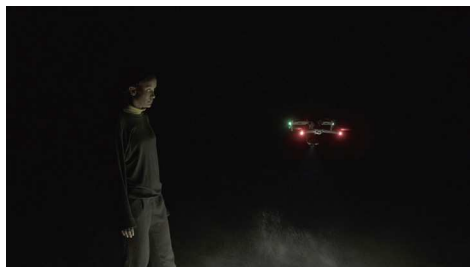


dansant dans l'herbe la nuit (*Bacchanales*, 2008). Le corps objet, d'une femme roulée dans une penderie, ou bien qui s'y adosse vidée de son ressort, comme une montre molle (*La chambre de Salzbourg*, 2001). Cette dimension suggestive [2] du corps ou de l'objet, frôlant l'ironie, jamais grotesque octroie à Alix Delmas, une place singulière entre les facéties débordantes d'Erwin Wurm et l'affirmation du doute de l'art designer Robert Stadler, qui questionne notre *habitus* jusque dans la mort : insolites au premier abord, les mises en scènes photographiques ou les sculptures d'Alix Delmas deviennent de plus en plus troublantes au fur et à mesure qu'on les observe : au-delà du cheminement cognitif, il en émane une poésie inouïe, empreinte d'une certaine mélancolie. Diplômée de l'école supérieure des Beaux-arts de Paris en 1988, Alix Delmas connaît ses pairs : Bruce Nauman, Gordon Matta-Clark, Eva Hesse, Valie Export mais aussi ses racines Goya, Manet. Elle crée à l'atelier rue Marcel Duchamp, in situ, lors de résidences ou à l'issue d'un concours public, des objets qui inversent le point de vue, retournent le paysage, créent des situations poétiques incongrues – jamais figées toujours en action, dans une dialectique dynamique avec le regardeur. « *Quand je suis sortie de la peinture, se souvient l'artiste, j'ai été fascinée par le minimalisme et la répétition du motif, mais mon travail est lié au paysage et à la déambulation, « ce » que ne sont pas les conceptuels.* »

Interlude (2015) est une sculpture, un banc que l'on découvre dans une clairière près du Gave de Pau, dans le parc qui mène à Billère. Sa forme graphique épouse celle du pic du midi d'Ossau emblématique de la capitale du Béarn, aux pieds des Pyrénées – sauf que la ligne de crête est ici dessinée du point de vue espagnol ! Se mettre à la place de l'autre, inverser la perspective, est une posture récurrente chez l'artiste dont l'esprit fut ouvert dès l'adolescence à la symétrie frontalière. Ayant grandi en Afrique, au Sénégal, c'est à l'âge de 14 ans qu'Alix, fille « d'expats » arrive en France, au Pays basque, tandis que ses parents, y retournent. Enjamber la tectonique des plaques, assumer le grand écart, percevoir d'autres paradigmes, c'est un peu comme sortir augmentée de l'expérience de Schrödinger. Le photon, la lumière joue un rôle primordial dans l'œuvre d'Alix Delmas : « *C'est elle bien souvent qui permet d'éclairer le propos* » dit-elle.

Obstruer des ouvertures tout en ajoutant des entrées de lumières sur les façades du centre d'art (Istres, 2019) ou de la maison de la photographie (*Lecture*, 2010), est une pièce minimaliste signée par l'artiste tel un autoportrait *Delmas – Delmenos*, qui signifie « du plus, du moins ». Dans un nouveau projet de film, *TargeT*, la lumière intervient comme un personnage. Elle orchestre une relation entre un drone et une jeune fille qui s'auscultent, face à face dans la nuit, dans une relation trouble esquivant la menace latente par un jeu de poursuite comme au théâtre. « *L'idée d'éclairer dans l'obscurité avec un objet puissant brûle l'image, efface les détails c'est une marque d'autorité, qui nous relie à l'histoire de* »

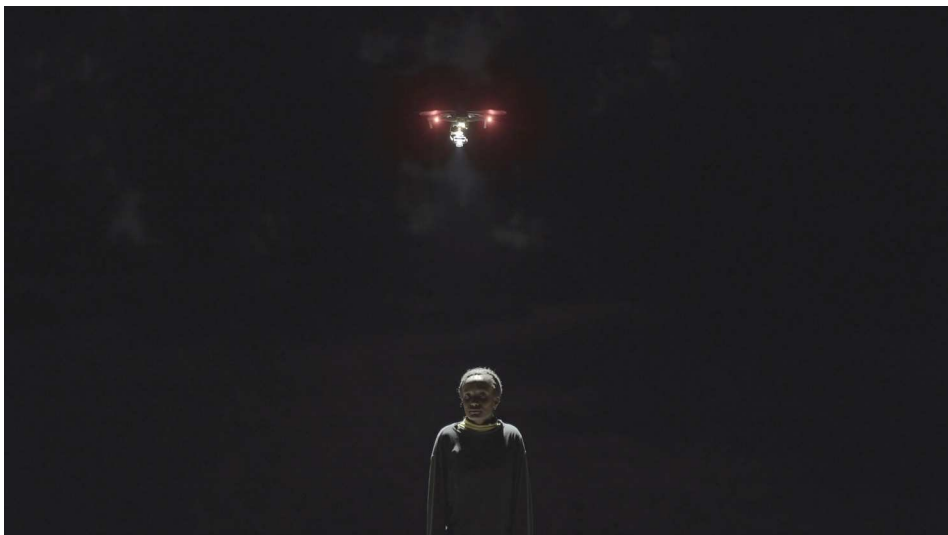
[2] Dans une monographie intitulée *Captures* (prix de la bourse Adagp 2019), Paul Ardenne reconnaît dans l'expression de l'artiste (vers les années 90) un topique, celui de « *Repositionner nos corps ? En effet, écrit-il : Avec cette intention, faire valoir que la posture inusitée n'est pas sans intérêt ni profit.* »



.....
Alix Delmas,

Target, 2023, capture de vidéo
 4K, 11 min.

© Courtesy Alix Delmas/Adagp, Paris
 2023.



la photographie, à sa nomenclature, guerrière ou sexuelle, remarque Alix Delmas qui préfère ici déjouer l'évidence belliqueuse. C'est une réflexion qui nourrit mes œuvres mais je préfère échapper à l'unicité des interprétations par l'utilisation de filtres », dit-elle.

La mesure de l'autorité

Et lorsqu'elle décide de recadrer à partir d'une archive policière en noir et blanc, un corps coupable associé à celui du policier qui le mesure, l'artiste nous fait par un effet de translation, basculer de la posture documentaire, dans une dimension érotique, par le double jeu du recadrage et de la chromie :
« Quand on resserre le regard sur ces clichés scientifiques, on ne voit plus que deux mains qui se touchent, deux pieds qui se frôlent. La couleur dont les passages sérigraphiques nous font transiter du violet à l'orange, efface le temps. Elle me permet de changer la temporalité de l'écriture de l'image tout en re-mesurant les choses ».

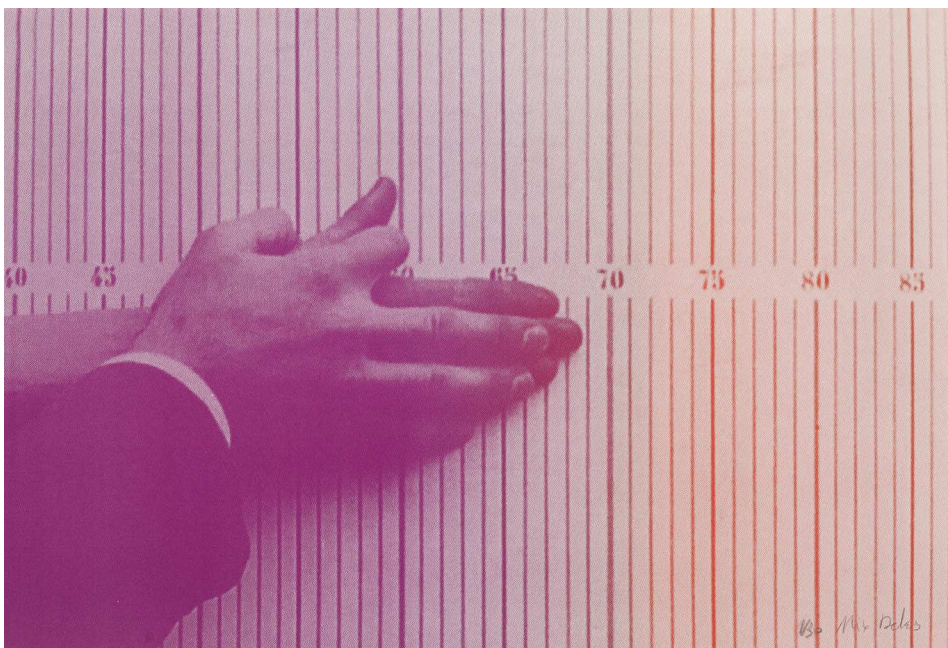
Les *valse anthropométriques* d'Alix Delmas constituent un corpus de 12 sérigraphies qui reprend l'un des tous premiers documents judiciaires du Bertillonage consignait par la photographie les premières mesures du corps à l'origine des techniques de reconnaissance faciale actuelle. Le recadrage est une nouvelle posture pour l'artiste : dans son film *Asylum* (2021), le son s'inspire de faits réels : à partir du déroulé des questions-réponses opérées par

.....
 En bas : **Alix Delmas,**

Valse Anthropologique, 1880
 - 2023, sérigraphie 50 x 32 cm.

À partir d'Archives de la
 Préfecture de police de Paris,
 avec le soutien de la Direction
 des affaires culturelles
 d'Île-de-France.

© Courtesy Alix Delmas et Tchikebe
 Edition/Adagp, Paris 2023.



Alix Delmas,
Come back tomorrow, 2009,
 plateforme en béton, 30 m²
 surface, 170 cm hauteur.
 Fondation Leube, St Leonhard,
 Salzbourg.

© Adagp, Paris 2023.



Véronique Godé

Investie dans une observation critique des cultures numériques depuis les années 90, Véronique Godé/orevo a rejoint la rédaction en chef du mensuel *Etapas* puis d'une revue de tendance pour Getty Images Research Lab à Londres, au tout début des années 2000. Elle collabora ensuite à la chaîne culturelle arte.tv, pendant 7 ans et animait de 2008 à 2018 une émission de radio hebdomadaire sur le cinéma expérimental. Critique d'art et réalisatrice (membre de l'AICA et de la SCAM) elle initie ou co-curate des événements et expositions dans le champ des arts média et participe à des master class, des publications bilingues et jurys, en France et à l'étranger.

© Photo Dominique Bouchard.

[3] « *In fact, staying with the trouble requires learning to be truly present, not as a vanishing pivot between awful or edenic pasts and apocalyptic or salvific futures, but as mortal critters entwined in myriad unfinished configurations of places, times, matters, meanings. Cela nécessite d'apprendre à être pleinement présent au monde, non pas comme le pivot d'un passé historique tragique ou édénique, ou encore, de futurs apocalyptiques ou salvifiques mais en tant que créature mortelle imbriquée dans une myriade de configurations inachevées de lieux, de temporalités, de matières et de significations.* »



l'agent d'une administration européenne auprès d'un demandeur d'asile, Alix Delmas enregistre une bande sonore dont elle efface les réponses, créant par cette ellipse une tension dramatique chez le spectateur, qui à partir de son propre vécu ou de son imaginaire, extrapole la justification du périple, voire des sévices par lesquels est passé.e l'exilé.e. Non seulement sa parole est occultée, mais la voix de l'autorité est masquée, trafiquée. À l'écran, juste une main, posée sur une vitre « frontière ». Quatre tableaux sont déclinés sur le même modèle, quatre témoignages originaux « recadrés » par l'artiste. Portée par une colère intérieure, sans doute plus punk, plus radicale à ses débuts, Alix Delmas ne s'oppose pas à l'institution qui veille au respect des règles, elle compose avec. Car bien au-delà de la question sécuritaire l'artiste s'intéresse aux rendez-vous de l'histoire : *Come back tomorrow* est une pièce monumentale, un podium de béton couleur fuchsia, coulé dans les bois privés de la Fondation Leube, à Hallein en Autriche. Une plateforme de 30 m², en lévitation (ou presque) à 1,70 m du sol qui n'existe que par son contrepoids sous-terrain (un trou où fut coulé son équivalent de béton armé). On y accède par un escalier de la même facture pour observer un point de vue qui n'existe pas. « *Le plus complexe dans cette œuvre en est le processus de fabrication* », souligne Delmas. Pas sûr ! La symbolique de « *Reviens demain* » nécessite quelques sous-titres d'ordre géopolitique, outre l'obsession (a)symétrique de l'autrice pour la notion de plein et de vide (du visible et de ce qui ne l'est pas). Nous sommes tout près de la frontière allemande, à l'aplomb de la montagne bavaroise, du Nid d'Aigle et de Berghof, la villégiature d'Hitler, et à quelques kilomètres seulement de la piscine extérieure qu'il a fait construire dans la plaine de Salzbourg pour ses convives et sa maîtresse. Conçue en 2003 au moment où l'Europe se tourne vers « d'autres ennemis », *Come back tomorrow* se réfère aux rendez-vous manqués de l'histoire que l'on réécrit toujours à l'aune du présent. Mais pour un des visiteurs interrogés, c'est un espace de liberté, sans garde-corps, en dépit de la norme imposée, dont la couleur rappelle celle des robes des jeunes filles. Pour Alix, elle symbolise le plus petit élément végétal visible dans la forêt, la garance des teinturiers, tandis que le violet, totalement absent de l'espace public, est la couleur du pouvoir – ecclésiastique en outre. Cette œuvre rhizomique, pensée in situ, est emblématique du processus de création de l'artiste et pourrait s'inscrire dans la sympoïèse décrite par Donna Haraway, dans la mesure où elle génère le trouble et s'en nourrit [3]. Comme les portes de nouvelles perceptions, un seuil ou un rite de passage, les installations d'Alix Delmas nous laissent entrevoir des temporalités qui se superposent. Elles sont habitées, et en ce sens, elles sont révélatrices de secrets.